

Le continent de la douceur d'Aurélien Bellanger

Éric Debacq

Numéro 273, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Debacq, É. (2020). Compte rendu de [*Le continent de la douceur* d'Aurélien Bellanger]. *Spirale*, (273), 58–59.

GLOSER L'EUROPE

LE CONTINENT
DE LA DOUCEUR

AURÉLIEN BELLANGER

Gallimard, 2019, 496 p.



Aurélien Bellanger, qui chaque matin sur France Culture cherche, dans la foulée de Barthes, les mythologies de notre époque, est aussi l'auteur de romans politico-mystiques portés par une ambition un peu folle. Après les épopées de deux fleurons de l'industrie française de l'âge mitterrandien (le minitel dans *La théorie de l'information* et le TGV dans *L'aménagement du territoire*), après la très houellebecquienne satire du *Grand Paris* (2017), il se lance, avec *Le continent de la douceur*, dans une élégie européenne.

L'Europe, c'est déjà le sujet de sa seule pièce de théâtre, *Eurodance* (2018), dans laquelle une voix hors champ écrase de ses commentaires sentencieux une fête d'étudiants Erasmus. Son dernier projet romanesque prolonge la même idée : le récit, d'une extrême simplicité, est envahi par des commentaires aussi délirants que savants. Peu importent les personnages ou le récit (le combat symbolique entre deux jeunes hommes, Flavio l'europhile et Olivier le nationaliste), il s'agit ici de faire la démonstration du pouvoir de l'écrivain quand il a l'audace de mêler exposés géopolitiques et théories mathématiques.

Bellanger nous a habitués à ce qu'il fasse le chauvin. Ses précédents romans célèbrent des mythes nationaux, et ses chroniques matinales ont été éditées sous le titre, à la fois sobre et pompeux, *La France* (2019). Il est donc étonnant que dans deux parties du roman, des chapitres calibrés (entre quatre et six feuillets) nous fassent passer d'un personnage à un autre, de Paris au Karst, puis du Karst à New York, etc. Mais cette impression de sortir du cadre français se révèle fautive, parce que le Karst inventé par Bellanger, et placé entre l'Autriche et la Slovénie, est un beau mélange de tous les clichés de l'Ouest sur les pays slaves. On y retrouve du *Grand Budapest Hotel*, du *Tintin et le sceptre d'Ottokar*. C'est un pays danubien, ou du moins comme on les voit de Paris, avec des châteaux aux tours pointues et d'épaisses forêts. L'idylle new-yorkaise entre Ida Spitz et Jan von Karst s'accorde quant à elle à une certaine tendance actuelle du roman populaire français de faire de Manhattan le lieu de la romance au *xxi*^e siècle : voir Musso et Levy. Ainsi, les lieux évoqués sont avant tout des créations de papier, et cette impression vaut aussi pour les personnages. En effet, ceux-ci sont une galerie de fantoches dont les contours dessinés au cordeau permettent d'épaisses oppositions symboliques. Griff : libre-penseur slave, auteur d'un livre à succès, tortionnaire en Bosnie, fervent nationaliste, sorte d'équivalent karste au Limonov de Carrère. Face à lui : QPS, rien de moins qu'un BHL (semblable

jusque dans l'acronyme), philosophe médiatique qui se veut le défenseur des valeurs démocratiques dans le monde. D'autres encore : le prince héritier Jan von Karst, qui devient le président du pays au moment de son indépendance ; sa femme Ida Spitz, descendante d'industriels karstes géniaux ; son fils Olivier, un triste sire qui grandit sous la coupe intellectuelle de Griff, etc. Tous les personnages sont des caricatures, des déjà-vu. Seul Flavio sort du lot : il a droit à une enfance banlieusarde décrite avec sensibilité. C'est aussi le seul personnage qui frôle la mort, là où tous les autres vivent, fluides et sans heurts, comme les idées du narrateur.

Le narrateur cherche à tout prix à dire son mot, de telle sorte que tout porte sa voix. Bien sûr, c'est exactement la voix de Bellanger : celle de ses précédents romans, de ses chroniques, de ses entrevues. On la retrouve à différents niveaux. Ainsi, *Le nombre de Gorinski*, le « roman national » de Griff cité en exergue de la plupart des chapitres, est une sorte de Bellanger augmenté, qui mêle *fun facts* et goût pour l'aphorisme. Par exemple : « *L'Amérique et l'Europe sont séparées par un océan qui pousse à la vitesse cadavérique des ongles humains.* » La voix du narrateur est aussi présente dans les dialogues. Ainsi, lorsqu'Ida explique à Jan le fonctionnement du « *calculateur Spitz* », œuvre de « *l'inventeur de génie* » qu'est son père, on entend encore un exposé circonstancié, typique du narrateur, tandis que Jan ne fait que poser des questions sans timbre. Même constat lors de l'échange entre Griff et QPS. L'affrontement entre les hérauts de l'Est et de l'Ouest voit l'un faire du Bellanger et l'autre mépriser son interlocuteur en silence. Le parasitage de la voix du narrateur est à ce point puissant que même une prosopopée de Mitterrand s'écrit en Bellanger ! Comme pour les illuminations mystiques, peu importe qui parle, c'est ce que lui inspire Dieu-Bellanger qui compte.

Ce beau numéro de ventriloquie est un prétexte à amusement. On débite sur l'Europe une multitude de traits d'esprit, de bons mots. Par exemple : « *tous les régimes [politiques]* » se sont « *accumulés [en Europe] comme des métaux lourds dans un organisme empoisonné* ». Ou encore, l'Europe consisterait en « *deux cents tribus en guerre réunies, occasionnellement, par des passions orientalistes synchronisées* ». L'Europe est une éternelle répétition des mêmes schémas, ou alors un amalgame

du pire et du meilleur. Ainsi, QPS, à Sarajevo, se voit comme un nouveau « *Lord Byron* », et un « *rameau d'olivier consacré à Athéna* » apporté de Grèce lors d'un voyage de classe devient un marque-page dans un exemplaire de *Mein Kampf*. L'histoire de l'Europe se lit verticalement, dans l'accumulation, et le récit, enfiévré, toujours prompt à faire correspondre ceci à cela, à faire se brouiller les couleurs de la frise chronologique, semble se répéter à force de buter contre cette énigme persistante. Le discours du narrateur, maladivement érudit, provoque finalement une impression d'asphyxie, à l'image d'une Union européenne, longtemps fière de l'expérience démocratique qu'elle constituait, qui se retrouve finalement sans ressources pour affronter ses crises internes. Ce vieux monde expliqué jusqu'à la nausée est bel et bien clos sur lui-même, et sans avenir. La glose européenne fait par ailleurs écho aux gloses romanesques précédentes de Bellanger. Quand le narrateur fait un caméo balzacien en introduisant au passage Pascal Ertanger, le personnage principal de *La théorie de l'information*, on se rend compte que la voix n'a pas changé d'un roman à l'autre et qu'elle ne changera pas. Donnez un sujet (le minitel, le TGV, le Grand Paris, l'Europe), laissez l'auteur faire ses recherches, et il récitera, facétieux par moments, brillant très souvent, tout ce qui peut être dit.

Les mots qui s'appliquent au *Nombre de Gorinski* dans le livre semblent narcissiquement s'appliquer à ce *Continent de la douceur* : « *phénomène d'édition profondément singulier* », ni « *vulgarisation scientifique, ni essai historique, ni conte philosophique, ou tout cela à la fois* ». On comprend l'intention de l'auteur d'écrire une farce absurde, baroque dans sa profusion d'incises qui obscurcissent la trame narrative, mais l'ensemble laisse perplexe. Peut-être que certains moments de grâce, comme le récit de la découverte d'une grotte maritime (inspiration : *Le grand bleu*, cité dans le roman) ou encore la scène hilarante de Griff montant sur le toit du Metropolitan Museum pour voler le sceptre du Karst (inspiration : Jean-Philippe Toussaint, sans doute, celui de *Faire l'amour*), laissent deviner comment Bellanger pourrait écrire s'il ne voulait pas à tout prix faire du Bellanger.